

que d'ailleurs sa ville natale n'aurait pu lui fournir,—il reçut, par charité, quelques leçons d'un parent éloigné qui était sur le point de quitter, et de fait quitta bientôt Séville pour aller s'établir à Cadix.

Livré à lui-même, il ne pensa même pas qu'il fût possible de faire mieux qu'on lui avait enseigné. Pour subvenir aux nécessités de la vie, notre pauvre artiste peignit pendant plusieurs années quantité de bannières et de petits tableaux, qu'il vendait pour une ou deux piastres à des négociants de Séville ou de Cadix faisant le commerce avec les nouvelles colonies espagnoles de l'Amérique. Cette besogne peu relevée eut au moins l'avantage de lui faire acquérir une grande habileté d'exécution.

Murillo avait déjà vingt-quatre ans, lorsque la Providence fit qu'il rencontra à Séville un ami d'enfance, Pedro de Moya, qui revenait de Londres à Grenade, rapportant avec lui des copies et des imitations de Van Dyck dont il avait suivi les leçons. Ce fut pour le jeune artiste une révélation, l'étincelle destinée à allumer le feu du génie. Visiter l'Italie, que son ami lui disait être la terre promise des arts, fut, de ce moment, l'objet de son ambition.

Mais comment entreprendre un semblable voyage sans ressources aucunes?... Il achète un rouleau de toile, le coupe en petits carrés, les prépare lui-même, puis par un travail assidu à peine interrompu par quelques heures de sommeil chaque nuit, les couvre de Madones, d'Enfants-Jésus et de bouquets de fleurs. Sa pacotille vendue, il part à pied pour Madrid.

Arrivé dans la capitale, il va se présenter à son compatriote Valazquez, plus âgé que lui de vingt ans et alors à l'apogée de sa gloire et de son autorité. Le peintre du roi accueillit le jeune voyageur avec bonté, l'encouragea, le produisit, lui procura du travail utile, lui ouvrit l'accès des palais royaux, de l'Escurial, de son propre atelier, et lui donna même des conseils et des leçons.

Murillo, trouvant là tout ce qu'il désirait, oublia l'Italie et passa deux années à Madrid, étudiant sans relâche les modèles dont il affectionnait le plus la manière, c'est-à-dire les grands coloristes : Titien, Rubens, Van Dyck, Ribera et Velasquez ; puis, moins tourmenté de rêves d'ambition que du besoin d'indépendance, il revint à Séville où l'on ne s'était pas même aperçu de son absence.

Grande fut la surprise de ses concitoyens, lorsque l'année suivante ils virent apparaître, dans le petit cloître de San Francisco, trois tableaux que Murillo venait d'y terminer : Un *Moine en extase*, les *Aumônes de saint Diégo* et la *Mort de sainte Claire*. Chacun se demandait où il avait pu apprendre ce style nouveau, si attrayant, si magistral, qui réunissait les manières de Ribera et de Van Dyck